

en épandant sur le sol un mélange de cendre et d'annurgue. Pour le traitement du tronc de l'arbre, très probablement, on employait de l'urine additionnée d'un tiers de vinaigre. Cet enduit, comme dans le cas du pommier, devait servir de répulsif.

D'autre part, le pécher donnait parfois des fruits ridés ou sujets à une décomposition précoce, traduisant ainsi une anomalie dans l'économie interne de l'arbre producteur. Nous verrons ici les Romains pratiquer la chirurgie végétale dans le but de corriger cette affection physiologique. La médecine humaine avait autrefois une confiance illimitée dans la saignée; en cela, la médecine arboricole des Romains est de même farine. En effet, on incisait le pied de l'arbre dont on enlevait une bande d'écorce; une grande quantité de sève s'échappait de la plaie ainsi faite. L'écoulement jugé suffisant, il fallait panser la blessure: les uns la recouvriraient d'un cataplasme d'argile délayée, les autres préféraient employer le torchis, sorte de mortier fait de terre grasse, argileuse, et de paille hachée<sup>28</sup>.

Remarquons, en passant, que l'arboriculture fruitière, chez nous, est quelquefois, en ce dernier point, d'accord avec la pratique des anciens. Si la saignée est tombée en désuétude chez les arboriculteurs, du moins plusieurs continuent-ils d'obturer les blessures de toutes sortes faites au tronc, avec de l'argile ou du torchis. Qu'une pareille méthode de pansage ait traversé dix-huit siècles ne doit pas étonner outre mesure: aujourd'hui comme alors, les matériaux les plus sommaires ont souvent la préférence. Et cela prouve aussi bien que le moyen n'est pas dépourvu d'efficacité.

Les vers du poirier ne sont mentionnés comme tels qu'une seule fois par nos auteurs. Le remède recommandé est encore le fiel de taureau. Pour assurer le succès, il fallait répé-

---

28. Cf. Beaurredon, op. cit., p. 319.